

Concours «Et ton Tu-Ta-Tut?»

Car postal ou horloge villageoise ?

J'ai grandi dans un petit village niché dans le Lavaux, entre vignes et forêts. Juste un hameau qui ressemblait à tous les autres, avec son église semblant perchée au sommet du mur de vigne le plus haut, entouré d'un verger avec quelques pommiers où nous les enfants aimions passer en automne, l'air innocent mais les poches plus lourdes au retour qu'à l'aller. Mon plus grand frère tenait sa réputation d'un jour où, la saison tirant vers sa fin, tous les fruits avaient été cueillis. Il en restait à peine une dizaine, perchés tout au sommet de l'arbre le plus haut, à l'abri de la grande échelle du pasteur. Pour nous, ces pommes étaient évidemment les plus belles et certainement les plus succulentes jamais vues. Mon frère a commencé l'escalade de l'arbre. Arrivé aux branches les plus frêles, là où l'on s'arrêtait généralement, il a bravement continué à monter. En bas, nous retenions tous notre souffle, prêts à partir en courant si les choses devaient mal tourner. Mais malgré les branches qui ployaient sous son poids, Paul a continué sans hésiter, ramassant au passage les dernières pommes et nous les lançant au fur et à mesure. Depuis ce jour, il a été considéré par les enfants comme le plus fort, le meilleur de tous. Je n'étais que « la petite sœur de Paul », ce qui, étant donné mon caractère plutôt affirmé, ne me satisfaisait pas.

C'était il n'y a pas loin de 100 ans, à une époque où les enfants portaient très jeunes déjà beaucoup de responsabilités, où leur contribution au travail de leurs parents n'était pas seulement souhaitable, mais tout à fait indispensable. Une époque où les enfants avaient peut-être beaucoup de responsabilités, mais aussi beaucoup de liberté.

Il n'y avait pas d'école chez nous, nous nous rendions chaque jour à pied au village suivant. Une marche d'une trentaine de minutes, que nous aurions pu effectuer en quinze minutes avec un peu de bonne volonté et surtout moins de jeux et de chamailleries en cours de route.

Le retour se passait encore plus lentement, nous avions du temps libre avant de devoir aider, qui à rentrer les vaches, qui à ramasser du bois ou à balayer la cour de la ferme à la fin de la journée. Par contre, nous devions impérativement être de retour quand sonnaient les cloches de 17h, sous peine d'une fessée monumentale et d'une augmentation importante de notre temps de travail, avec un réveil avancé.

Dans la bande du village, personne n'avait de montre, on attendait donc de nous que nous restions à proximité de l'église, pour pouvoir contrôler l'heure en tout temps. Mais alors que j'avais neuf ans, une ligne de car postal a été ouverte, qui reliait deux communes un peu en-dessous de chez nous. Cette route était étroite et sinueuse, entre les vieux murs. Le car faisait donc résonner son avertisseur : « tu-ta-tut ! » plusieurs fois. Au début, nous passions tout notre temps à l'admirer, de tous les points de vue possibles et imaginables. Puis, nous avons peu à peu repris nos jeux habituels. Nous étions des pirates attaquant des bateaux chargés de marchandises exotiques, des détectives sur la piste de grands bandits, des rescapés échoués sur une île déserte et devant se bâtir des cabanes dans la forêt, ou des Indiens sur la piste des bisons (les vaches d'un fermier des environs, qui n'a jamais compris pourquoi certains soirs, ses bêtes étaient si nerveuses).

Je ne sais pas si mes oreilles étaient meilleures que celles des autres ou si j'étais plus attentive à mon environnement, mais en tout cas, j'ai rapidement repéré que pour être à l'heure à la maison, nous devions impérativement partir au troisième tu-ta-tut. Pendant des mois, je n'ai pas raté une seule fois le klaxon, et nous n'avons jamais été punis. C'était à mon tour de recevoir les honneurs !

Un soir de début d'été, nous nous sommes retrouvés comme d'habitude après l'école, encore plus excités que d'habitude à l'approche des grandes vacances. Ironie du sort, nous jouions au car postal. Paul était évidemment le chauffeur. Perchés sur un tronc tombé lors de la dernière tempête, nous les passagers, brinquebalions de droite et de gauche à chaque mouvement du car. Il nous arrivait plein d'aventure : accidents, crevaisons, attaques de bandits, chutes de falaises, desquelles nous nous en sortions toujours, héroïques.

Comme à l'accoutumée, je guettais le cor. Un retard ce jour-là n'était pas envisageable : c'était le jour de la mise en bouteille de la cuvée récoltée l'année précédente et tout le village, adultes comme enfants, devait se retrouver pour marquer l'événement. Après le deuxième coup, j'ai averti de l'imminence de notre départ. Tu-ta-tut ! Départ pour tout le monde, il est l'heure, rentrons vite comme les enfants bien sages que nous sommes.

Comme d'habitude, Paul et moi avons couru d'une traite jusqu'à la maison. Comme d'habitude, nous avons posé nos cartables dans l'entrée de la maison toujours ouverte et sommes directement ressortis pour nous occuper de nos tâches. Comme d'habitude, nous pensions que tout allait bien. Malheureusement, pas nos parents sont arrivés à ce moment. Que pouvaient-ils avoir fait en-dehors des murs de la ferme ? Est-ce qu'une bête s'était échappée ? Ils portaient leurs habits du dimanche et n'avaient pas l'air contents...

Il nous a fallu plusieurs jours pour comprendre que l'horaire des bus avait changé.

Croyez-moi, l'été qui a suivi a été le plus fatiguant de ma vie entière !

Mais cela n'a pas empêché mon frère Paul de devenir chauffeur de car postal, quelques années plus tard.